Consoler la cour

Normand Doiron

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/10120>

DOI : 10.4000/studifrancesi.10120

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 490-496

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Normand Doiron, « Consoler la cour », *Studi Francesi* [En ligne], 183 (LXI | III) | 2017, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 26 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/10120> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.10120>

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Consoler la cour

Abstract

From the last third of the 16th century until the mid 17th century, the Consolation Genre was extremely fashionable. Then it disappeared. What meaning to give to this genre illustrated by the greatest prose writers and, more particularly, to its sudden disappearance? To answer these questions, the author examines the many consolations found in *Secrétaire de la Cour* (Puget de La Serre, 1625) and *Recueil de lettres nouvelles* (Nicolas Faret, 1627). Consolatory speeches were delivered mostly to comfort mourners. Then, they became more and more frequently associated with retreat, whether for political or religious reasons, until retreat supplanted consolation. At a time that grief violated the morality of the court and that complaint was socially unacceptable, retreat allowed for the possibility to complain secretly about the unbearable constraints imposed by court life. With this new noble morality, associated with neo-Stoicism, complaints that were expressed through consolation were valiantly muted.

En hommage à Patrick Dandrey

1. *La consolation classique*

La consolation est un genre bien attesté et bien étudié de la littérature des xvi^e-xvii^e siècles. Les plus grands noms de l'époque, Du Vair, Du Perron, Coeffeteau, Malherbe, Balzac l'ont illustré. Il est peu de genres en prose qui puisse s'autoriser d'une telle lignée d'ancêtres prestigieux. Ce sont eux qui ont créé la langue française classique. Quel lien faut-il établir entre une réforme linguistique majeure et la consolation, qui reste malgré tout un genre littéraire mineur, qui semble n'avoir pas beaucoup profité de la gloire de ceux qui l'ont pratiqué?

Soulignons que ces consolations ne passèrent pas en leur temps plus ou moins inaperçues. Elles attirèrent au contraire la plus grande attention, provoquèrent des débats, suscitèrent une vive émulation. Consoler la marquise de Montlaur de la mort de son époux fut l'occasion d'une sorte de joute oratoire où rivalisèrent Du Vair et Malherbe. Pour consoler la princesse de Conti de la mort de son frère, Malherbe, à nouveau, entre en compétition cette fois-ci avec Coeffeteau. Les enjeux étaient loin d'être négligeables. Ces grands épistoliers peuvent s'opposer sur le plan du style, ils se rejoignent au sommet de l'éloquence et de la philosophie morale. Les lecteurs de l'époque comptèrent ces deux consolations de Malherbe parmi ses chefs-d'œuvre¹. De même, en vers, la *Consolation à Monsieur du Périer* est l'une des pièces les plus célèbres du poète.

(1) La plupart de ces consolations parurent dans l'édition de 1625 des *Lettres amoureuses et morales* publiées par François de Rosset. Pour les détails, voir J. BALSAMO, *L'épître de consolation dans le débat du meilleur style: Malherbe entre Du Vair et Coeffeteau*, «xvii^e siècle» 260, 2013, pp. 493-509.

Il existe une abondante littérature critique sur la consolation². Et pourtant, il serait difficile de trouver dans une histoire littéraire quelques pages qui rappelleraient l'importance du genre ou, plus difficile encore, qui tenteraient de l'expliquer. La belle époque de l'épître consolatoire est courte, elle va du dernier tiers du XVI^e siècle jusqu'au milieu du XVII^e siècle, et déjà elle apparaît archaïque à cette date. Portée par le néostoïcisme et la Contre-Réforme, elle connaît une grande fortune, puis décline rapidement et disparaît. Quel mystère entoure ces plaintes qui s'élèvent jusqu'à la plus haute sagesse, qui s'élèvent jusqu'au ciel et puis retombent d'un coup dans le silence?

2. «Le Secrétaire de la cour»

Contenant plusieurs consolations, un recueil de Puget de La Serre soulève implicitement cette question, *Le Secrétaire de la cour*³, maintes fois réédité à partir de 1625. Le mot «secrétaire» rattache l'ouvrage à la tradition des écrivains de métier, qui étaient la main du prince. Mais rien n'est plus contraire aux intentions de La Serre que l'idée du manuel, avec la pédagogie et le pédantisme qu'elle supposerait. Ce qu'il propose, c'est un ensemble de modèles épistolaires capables d'insuffler aux lecteurs l'esprit de l'éloquence de cour. Plusieurs lettres sont des formes plus ou moins vides: elles ne dictent pas les mots, elles donnent le ton. Il ne s'agit pas d'être la voix d'un autre, il n'est pas question d'apprentissage. Les honnêtes gens possèdent naturellement les connaissances qui font qu'ils sont libres d'improviser à partir des canevas du bel usage. La Serre pouvait-il mieux démontrer que le courtisan est devenu l'arbitre suprême de l'éloquence moderne qu'en dédiant le *Secrétaire* à Malherbe? Or Malherbe est le champion incontesté de la consolation sur laquelle on attire ainsi l'attention.

La «table du contenu» distribue les épîtres en quatre parties: lettres familières («compliment», «prière», «excuse», «remerciement»), «Lettres de consolation», «Lettres diverses» et «Lettres amoureuses». On comprend aisément les diverses circonstances de la vie mondaine qui justifie l'existence de la première et de la troisième partie. La galanterie tenant à l'art de plaire, la grande place qu'occupent les lettres d'amour ne demande pas non plus un long éclaircissement. Mais comment expliquer l'importance donnée aux lettres de consolation? On en compte au moins une vingtaine. A-t-on tenté d'expliquer à quel besoin social répondait le fait de consacrer une section entière d'un tel recueil à la consolation? Qui plus est, nombre de lettres classées dans les lettres d'amour sont en réalité des lettres de consolation, soit qu'elles en portent le titre comme tel, soit qu'elles en aient de toute évidence la teneur. Que signifie cette irrégularité, dans un ouvrage, il est vrai, qui en compte bien d'autres? Chose

(2) Parmi les nombreux travaux, nous en retiendrons trois qui ont directement inspiré notre réflexion: R. BAUSTERT, *La consolation érudite. Huit études sur les sources des lettres de consolation de 1600 à 1650*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, Biblio 17, 141, 2003; D. ROTH, *Larmes et consolation en France aux XVII^e siècle*, Lyon, Éditions du Cosmogone, 1997; S. MACE, *L'amplificatio, l'attenuatio et l'exercice de la conciliation: l'exemple des lettres et poèmes de consolation du premier XVII^e siècle*, in S. Cornic et P. Servet (dir.), «Cahiers du Groupe d'analyse de la dynamique des genres et des styles» (GADGES) 11 (*L'art de la conciliation*), Genève, Droz, 2013, pp. 125-138.

(3) Nous citerons l'édition suivante: J. PUGET DE LA SERRE, *Le Secrétaire de la cour, ou la manière d'écrire selon le Temps. Augmentée des complimens de la langue Française* [par Claude Jaunin], à Lyon, chez Pierre Bailly, 1638. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle (SC). Voir J. CHUPEAU, *Puget de la Serre et l'esthétique épistolaire: les avatars du "Secrétaire de la Cour"*, «Cahiers de l'Association internationale des études françaises» 39, 1987, pp. 111-126.

certaine, l'invasion du territoire amoureux par les lamentations de l'épître consolatoire n'est pas insignifiante. Le débordement dépasse même les frontières de l'empire d'Amour, car au moins l'une des «Lettres diverses» se rattache par le titre à la troupe des envahisseurs («Lettre de consolation à une mere, sur la mort de sa fille unique») et plusieurs autres en sont proches par l'inspiration. Une fois que le lecteur a remarqué ce désordre, il ne peut se défaire de l'impression que la consolation n'est pas loin d'occuper tout le *Secrétaire*, pour ne pas dire toute la cour. Que nous sachions, nul n'a jamais cherché à rendre compte, pour parler le vocabulaire allégorique de Furetière, de ces «troubles arrivés au Royaume d'Eloquence». Les conquêtes tyranniques de la consolation sont demeurées sans riposte.

La même question se pose à propos du *Recueil de lettres nouvelles* (1627), dit «Recueil Faret». Rien n'explique qu'il contienne autant de consolations. On chercherait en vain des éléments de réponse dans *l'Art de plaire à la cour* (1630) que Faret publie quelques années plus tard. Sauf erreur, on ne trouve ni dans l'édition critique du *Recueil* préparé sous la direction d'Éric Méchoulan⁴, ni dans la collection d'études qui lui font suite⁵ de précisions qui permettraient de mieux comprendre les liens qui unissaient, dans l'esprit des lecteurs du XVII^e siècle, la consolation à la vie de cour.

Nous écartons les lieux communs que répètent les consolateurs depuis l'Antiquité, nous négligeons l'obligation immédiate des devoirs sociaux, des convenances et des condoléances complaisantes. Bien sûr, les courtisans confirment leur allégeance en participant à la douleur de ceux et celles qui les protègent. Mais, un «secret» nous voile, semble-t-il, les raisons qui font de la consolation une partie nécessaire du recueil de Puget de La Serre, dont le titre d'ailleurs aurait pu nous prévenir.

L'examen des avatars du *Secrétaire de la cour* nous ramène à la même question par un autre biais. En 1640, paraît une version remaniée, sous le nouveau titre de *Secrétaire à la mode*. Le détail des différences entre ces deux versions n'est pas ce qui nous intéresse ici, mais le fait que divers éléments s'ajouteront bientôt au texte de Puget de La Serre, et notamment un *Recueil des lettres morales des plus beaux esprits de ce temps* qui réunit des pièces fameuses déjà parues, certaines plusieurs fois, depuis le début du siècle. Or, parmi les vingt-cinq épîtres de ce *Recueil de lettres morales* qui augmente le *Secrétaire à la mode*, quinze sont des consolations, les chefs-d'œuvre du genre, depuis Du Perron jusqu'à Malherbe. Le *Secrétaire* qui s'annonçait au départ comme «la manière d'écrire selon le temps» permet paradoxalement à un genre archaïque de se survivre à lui-même. Mais pourquoi présenter comme s'il était conforme au goût du moment un genre alors déjà mort? C'est que ces anciennes consolations prennent un nouveau sens, on doit les lire au second degré, car elles se veulent doublement réconfortantes: elles viennent consoler de la disparition récente de la consolation.

3. La retraite

Le premier motif de consolation, le malheur des malheurs qui frappe les rois tout comme les bergers, c'est la mort. Mais on trouve deux autres motifs, non pas si

(4) É. MÉCHOULAN (éd.), *Recueil de lettres nouvelles*, dit «Recueil Faret» (Paris, 1627), édition critique du Groupe de recherche sur les discours de la morale, Presses Universitaires de Rennes, 2008. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle (RF).

(5) M. BOMBART et É. MÉCHOULAN (dir.), *Politique de l'épistolaire au XVII^e siècle. Autour du Recueil Faret*, Paris, Classiques Garnier, 2011.

fréquents, mais comparables en importance au décès: la disgrâce et le renoncement, soit, d'une manière plus générale, la retraite, motivée par des raisons politiques ou religieuses. Le *Secrétaire de la cour* entremêle les consolations sur les défunts, au sens propre, aux consolations sur ces autres morts: ainsi une «Consolation d'un père, sur la mort de son fils» est immédiatement suivie d'une «Lettre à un amy qui auroit perdu son office» et d'une «Lettre à un amy quittant le monde» (SC, pp. 61-64). Nervèze fait de même, en fait dans tous les recueils où l'on trouve des consolations, on passe sans cesse et sans transition de la mort réelle à la mort symbolique: «du trepas d'un Duc» à «la résolution d'abandonner le monde»; de la «consolation [d'une mère] sur la mort de son fils tué dans un duel» à la «consolation [d'un père] sur la réduction de son fils dans un cloître»⁶.

On énumère les raisons qui nous doivent faire «avant mourir, quitter le monde pour jamais» (SC, p. 287). Une telle formule suffit à faire comprendre que, dans l'esprit des consolateurs, mort physique et mort sociale se distinguent à peine. Le glissement de l'une à l'autre mort s'avère d'autant plus facile que les consolateurs usent de tournures souvent très ambiguës. Ainsi Nicolas Pasquier écrit, dans une «Consolation à Monsieur de S. Germain, sur la mort de son fils»: «il a fait sa retraite de ce monde en l'autre»⁷. Si la retraite est une sorte de mort, la mort elle-même est une retraite. On n'en finirait pas de relever les formules équivoques, les expressions réversibles qui font que l'autre monde et le nôtre finissent par n'en former plus qu'un. Les vivants vivaient avec leurs morts d'une manière que nous ne saurions imaginer aujourd'hui. C'est l'une des significations de ces nombreuses prosopopées – Sénèque avait consacré cette figure de rhétorique – dans lesquelles l'épouse, par exemple, ayant pitié de son mari qui la pleure, prend du ciel la parole pour le consoler, non plus de sa mort à elle, qui vit dans la béatitude, mais de sa vie à lui, qui est tant à plaindre dans le séjour terrestre⁸.

Pour apercevoir tous les prolongements du discours de la retraite dans la littérature du XVII^e siècle, il faut avoir lu l'hymne magnifique à la solitude et au silence qu'a rédigé Bernard Beugnot⁹, qui ne manque pas de remarquer les liens unissant retraite et consolation. Mais ils sont plus étroits peut-être qu'il ne les suppose. Il évoque le cas exemplaire de Bussy-Rabutin. Mais il ne s'intéresse pas à l'étude de la consolation comme telle, qu'il place en marge de la problématique qui l'intéresse.

Or le discours de la retraite récupère les forces que perd l'épître consolatoire, il hérite, pour ainsi dire, à mesure que dépérit la consolation, des trésors rhétoriques qu'y ont déposés les princes de la prose du premier XVII^e siècle. La thématique du repos ne parut jamais si attrayante qu'au moment où se turent les thérapeutes de l'âme. La retraite, comme la consolation, est plus qu'une méditation sur la mort, plus qu'une préparation: elle inspire souvent le ton, les arguments et la rhétorique d'un discours *post-mortem*. Ce sont les derniers mots de celui qui ne peut plus supporter le monde, ou bien c'est le dernier repos de celui qui l'a déjà quitté. La retraite, ainsi avons-nous vu Nicolas Pasquier user du terme, veut dire que le passage est derrière soi qui

(6) A. DE NERVÈZE, *Les Œuvres morales*, à Paris, chez Anthoine du Breuil et Toussaincz du Bray, 1610: titres des épîtres XXV à XXVIII.

(7) *Les lettres de Nicolas Pasquier*, Paris, chez Gervais Alliot, 1623, livre III, p. 222. Voir D. CARABIN, *Les lettres de Nicolas Pasquier: la lettre de consolation*, «Revue d'histoire littéraire de la France» 102, 2002, pp. 15-31.

(8) «Lettre de consolation à un seigneur sur la mort de sa femme», dans SC, p. 189: «Cessez vos larmes, mon cher espoux, car elles sont injustes, leur cause estant sans raison: vous soupirez ma mort, & je plains vostre vie; vous pleurez mon depart, & je regrette vostre demeure».

(9) B. BEUGNOT, *Le discours de la retraite au XVII^e siècle. Loin du monde et du bruit*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996. Cet ouvrage vient d'être réédité chez Hermann, Paris, 2015.

menait de vie à trépas. La parole nous parvient dorénavant d'ailleurs: de sorte que le discours de la retraite possède toujours, même dans les bouches profanes, des accents d'outre-tombe; que la rencontre exemplaire de l'aventurier et du sage garde un peu de la lumière élyséenne qui éclairait les retrouvailles d'Anchise et d'Énée; et que les plaisirs aux champs, même quand ils comblent les sens, sont teintés d'une volupté toute proche de la félicité. Les bergères de *l'Astrée* sont incomparablement belles parce qu'au centre du roman le défunt Céladon, Céladon qu'on croit mort, jette sur toute la pastorale un regard sépulcral qui donne aux bergères leur grâce surnaturelle. La tranquillité de ces contrées et le repos qu'on y trouve, en tant qu'«état idéal», en tant que «rêve d'équilibre» et «désir d'unité», prennent la relève des consolations au moment où les gémissements contreviennent à la morale de cour. La retraite est aussi un «lieu mental où se construit tout un univers mythique et fantastique»¹⁰, un asile où se lamenter en secret.

4. La plainte du courtisan

Celui qu'accablent les misères du monde ne doit plus compter sur aucune consolation. Il ne doit même plus songer à se plaindre. Le genre de la consolation disparaît, quand la plainte à laquelle il répondait devient socialement inacceptable, parce qu'au nom d'un pseudo-stoïcisme l'éthique noble s'est définie par l'aptitude à la réprimer. Réelle ou imaginaire, désirée ou forcée, la retraite offre aux courtisans qu'étouffent les contraintes le seul espace possible de liberté¹¹. Du ^{xv}e au ^{xvii}e siècle, «contrainte» est le mot que répète toute la littérature curiale, il exprime toutes les souffrances et toutes les plaintes des courtisans¹².

De ce point de vue, le *Secrétaire de la cour* apparaît comme une école de servitude. Les lettres familières sont gonflées de compliments obséquieux, de formules serviles devant lesquelles Montaigne déjà se rebiffait: «le plus humble, & le plus obéissant de tous vos serveurs» (SC, p. 11); «j'ay effectué tous vos commandemens avec un plaisir extreme» (SC, p. 17); «je seray contraint de mourir vostre redevable» (SC, p. 21). Les lettres d'amour, fidèles à la tradition courtoise qui faisait de la dame une hypostase du seigneur, élèvent encore d'un degré les superlatives déclarations d'éternels services: «voicy le premier hommage de ma servitude» (SC, p. 95); «le tiltre que je porteray toute ma vie de vostre esclave» (SC, p. 97); «le pouvoir absolu de disposer de mes volontés à vostre gré» (SC, p. 99). Enfin les lettres de consolation représentent l'épreuve morale décisive. Cloriman qui vient de perdre son père se soumet servilement à la douleur, il ne parvient pas à noblement «se contraindre»: «il n'est pas possible d'en supporter les pointes & les angoisses, sans me laisser emporter

(10) *Ibid.*, pp. 3-4.

(11) *Ibid.*, p. 141: «On est en présence d'un parfait dilemme existentiel, la contrainte ou la solitude».

(12) N. DOIRON, *La contrainte de cour*, «Poétique» 178, 2015-2, pp. 163-182. Voici quelques exemples. *L'Abuzé en Court*, par R. DUPUIS (éd.), Paris-Genève, Droz, 1973, p. 26: «Ceulx qui en la court sont en servitude et subjection et fault par contrainte que d'icelle se vivent [...]». *Le Courtisan de Messire Baltazar Castillon* (1528), trad. de l'italien par J. Colin, Lyon, 1538, f. 86^v: «il y a infinies considérations qui contraignent (*astringono*) le gentil-homme depuis qu'il commence à servir ung maistre à ne le laisser point». S. GUAZZO, *La Civile Conversation* (1574), trad. de l'italien par G. Chappuys, Lyon, 1580, p. 274: «je perds quasi les esprits vitaux en celles [les continuelles affaires] de mon maistre, esquelles je suis contraint par l'honneur & le devoir». G. CHAPPUYS, *Le Misaule, ou Haineux de court*, Paris, 1585, f. 13^v: «celuy qui est cerf de l'honneur & de la renommée du monde, est contrainct de faire beaucoup de choses contre son gré».

aux pleurs & aux gémissemens, quelque contrainte que je me fasse à moy mesme» (SC, p. 429).

Quand Silvandre, dans ses deux lettres à Hylas, les dernières du *Secrétaire*, déplore que le monde ne soit que «changements et vicissitudes», il n'exprime pas une réflexion générale sur le temps, il ne se veut pas philosophe de l'école d'Héraclite. Sa plainte s'inscrit dans un contexte culturel, les indications que donne le malheureux sont très claires: il parle de la vie de cour, il en dénonce la corruption, il souffre en tant que courtisan déchu. Les images qu'il évoque, «la mer orageuse», «le branle» de la Fortune, sont les images sans cesse reprises pour désigner l'instabilité de la cour, où la concurrence impitoyable fait du favori d'aujourd'hui le bouc émissaire de demain. Le désenchantement, les propos «de fiel et d'amertume» de ce Silvandre ressemblent à s'y méprendre à ceux qu'on trouvait au *xv^e* siècle dans le *Curial* ou l'*Abuzé en cour*. Ses larmes et ses soupirs étaient déjà dans le *De curialium miseriis epistola* de Piccolomini. Dans ses «infortunes extrêmes» Silvandre ne saurait se contenter d'une comparaison mythologique, il lui faut encore une référence biblique: aux tourments de Tantale, il ajoute la détresse de Job. Il y aurait beaucoup à dire sur les représentations au *xvii^e* siècle de ce juste souffrant. Dans le *Secrétaire de la cour*, Silvandre, «comme un autre Job» (SC, p. 326), est l'homme des interminables lamentations¹³. Avant de s'arrêter, la plainte s'incarne dans l'une des figures les plus puissantes de l'Ancien Testament.

De même, comme un lancinant refrain, le mot «contrainte» dans les consolations ne désigne pas l'action d'un impénétrable destin, ni quelque abstraite et vague oppression. Il désigne précisément la puissance politique – juridique, économique et religieuse – qui, suivant le mouvement de centralisation de l'État monarchique, enserré toujours plus étroitement ses sujets. C'est Molière d'Essertines qui explique à Daphnis, «retiré en une solitude», que les esprits malicieux de la cour profitent de son absence pour le noircir, contents «de blâmer tout ce qu'ils ne peuvent faire, & restreindre la vertu à de si étroites limites, [...] qu'on est contraint de les imiter» (RF, pp. 163-164). C'est encore tel «seigneur qui quitte le monde», décrivant ses malheurs «à une de ses filles religieuses»: «Vous l'avez délaissé, vous volontairement, & moy avec contrainte» (SC, p. 193).

La liberté qu'on tente de retrouver ressemble à s'y méprendre à l'ascétique liberté d'Épictète: «Ce que vous devriez souffrir par contrainte, souffrez-le volontairement»¹⁴. Mais cette maxime tient à la prudence de cour plus qu'à la sagesse stoïcienne. Elle correspond exactement à ce que Norbert Élias décrit comme la transformation d'une contrainte en auto-contrainte¹⁵. Ou, si l'on préfère, la philosophie du Portique, telle que l'interprète la noblesse des *xvi^e*-*xvii^e* siècles, ne consiste plus à s'affranchir de la servitude, mais à l'intérioriser, la maîtrisant ou la dissimulant selon un processus psychologique qui définit précisément le gentilhomme, sa vertu supérieure, à l'ère de la monarchie absolue. Ce processus qui à la fois exprime un désir d'intimité et provoque une mise à distance, c'est la retraite: «la retraite intérieure»¹⁶.

Voici le conseil que donne Coeffeteau, consolant la Princesse de Conti: «Ne permettez pas que la douleur qui vous oppresse, vous contraigne de faire ce qui vous

(13) La comparaison avec Job revient dans plusieurs autres lettres du *Secrétaire*: «Consolation à un amy sur quelque grand accident», SC, p. 234; «Consolation sur le décès d'un amy», SC, p. 424.

(14) A. LE BRUN, «Lettre V. À la Serenissime infante Isabelle. Il la console sur la mort du Roy d'Espagne son frere» (RF, p. 215).

(15) N. ÉLIAS, *La Dynamique de l'Occident* (1939), Paris, Pocket, 2003.

(16) B. BEUGNOT, *op. cit.*, p. 218: «Le développement de la vie sociale et mondaine [...] a favorisé l'émergence et le succès du concept de "retraite intérieure"».

donneroit occasion de rougir, quand vous serez puis après maistresse de vost[r]e raison»¹⁷. Plus grande est la noblesse, plus nécessaire s'avère le contrôle ou le déguisement des émotions indignes des cœurs altiers. Le chagrin trop ostensible et surtout les plaintes qu'il provoque prennent le caractère de la déchéance. Respecter son rang implique pour la princesse la capacité de transformer la contrainte de la tristesse en démonstration de force d'âme. Elle doit trouver en elle-même, sa condition l'y oblige, ou bien l'énergie qui lui permette de maîtriser ses sentiments au nom de la raison souveraine, ou bien l'espace qui lui permette de les mettre à distance, de feindre d'autres sentiments qui lui évitent la honte. Les termes qu'utilise Faret pour consoler la Princesse Chrysante de la mort de sa fille Elise décrivent très bien comment la philosophie stoïcienne de la constance est devenue le fondement d'une éthique sociale de la distinction:

Que si la douleur vous faisoit faire quelque chose indigne de cette haute opinion que vous avez fait concevoir de vous, ne seroit-ce pas ajouter à la perte d'ELISE, celle de la plus belle et & plus generale reputation [...] ? J'avouë que j'eusse eu de la peine à vous accorder, mesme la liberté d'obeïr à ces premiers mouvemens qu'on dit qui ne sont pas en nostre puissance, mais qui neantmoins doivent estre en la vostre [...] Je doute si je pardonnerois à vos soupirs s'ils n'estoient bien secrets & bien moderez: Mais je ne doute point que je ne fusse contrainct de rougir pour vous, s'il m'arrivoit de voir tomber de vos yeux des larmes (RF, pp. 297-298).

Nicolas Pasquier ne dit pas autre chose dans l'épître consolatoire qu'il adresse à Monsieur de S. Germain, usant d'une formule qui convient parfaitement à cette morale nobiliaire: «je souhaite [...] que vous cessiez ces larmes & mettiez fin à ces soupirs: que vous vous donniez loy pour *estre seigneur de vous mesmes*»¹⁸. Être seigneur, c'est gouverner ses passions ou du moins en refouler l'expression.

Les courtisans doivent taire la douleur, étouffer la plainte, effacer toutes traces des contraintes auxquelles ils se soumettent. Ils oublieront bientôt les sanglots, les grimaces et les contorsions qu'ont coûtés les bienséances. Le genre de la consolation décline à mesure que s'affirme l'honnête homme, que rien ne pourra plus guérir de la nostalgie d'un âge d'or de la liberté.

Du règne d'Henri III au règne de Louis XIII, les grands orateurs travailleront, écrivant des consolations, à transporter dans l'éloquence de cour les lieux communs du stoïcisme et du christianisme, ils adapteront aux courtisans les arguments des philosophes et des saints. L'immense effort de rénovation de la prose visait à créer une langue non seulement qui fût capable de servir la subtile dialectique des consolateurs, mais encore dont les beautés fussent elles-mêmes une consolation. Cette langue fut raffinée par les plus éminents juristes nourris de la sagesse antique; adoucie par les prédicateurs nourris de la lecture des Pères; épurée par un poète, devenu grand consolateur, parce qu'il sentait mieux que quiconque les contraintes qu'imposait la cour. Il fallait inventer une éloquence qui fût vraiment sublime, car elle devait mettre fin aux lamentations du chœur des courtisans, elle devait permettre à tous ceux qui souffraient de leur servitude de faire le deuil d'une héroïque liberté d'un autre temps.

NORMAND DOIRON
Université McGill

(17) «Consolation à Madame la Princesse de Conty, par Monsieur l'Evesque de Dardanie [Coeffeteau]», dans J. PUGET DE LA SERRE, *Le Bouquet des plus belles fleurs de l'éloquence*, Paris, chez Pierre Billaine et chez Nicolas Bessin, 1625, p. 46.

(18) N. PASQUIER, *op. cit.*, p. 220. Nous soulignons.